

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 13 (1916)
Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

Pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. SCHUMACHER, pasteur à
Daillens (Vaud).



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. E. FARRON, à Tavannes.

TREIZIÈME ANNÉE

N° 12

DÉCEMBRE 1916

SOMMAIRE : Avis aux Sections. — Convocation (Erguel-Prévôté). — Conseils aux débutants, par M. SCHUMACHER. — Une histoire de reine, par M. X. — A bâtons rompus, par M. ESCULAPE. — Arrière-saison, par M. J. KELLER. — Courage, par M. FARRON. — Notre situation, par M. E. BURDET. — De tout un peu, par M. SCHUMACHER. — Un bilan, par M. E. D. — Conservation de la race, par M. A. DROMPT. — Colonies bourdonneuses, par M. J. BERTRAND. — La ruche et le climat, par M. FORESTIER. — Poudre de pyrèthre, par M. E. RUHLÉ. — Nouvelles des sections. — Nouvelles des ruchers. — Questions. — Bibliothèque.

AVIS AUX SECTIONS

Les rôles d'expédition du *Bulletin* devant s'établir sur le vu des listes d'adresses qui seront fournies à notre administrateur par les Comités, je crois utile de rappeler une dernière fois à MM. les Présidents, qui en assument la responsabilité, que ces listes doivent contenir, **par ordre alphabétique**, non seulement les noms, *mais les adresses absolument exactes de tous les membres de leurs sections.*

Une épuration complète et rigoureuse s'impose, si nous voulons éviter pour 1917 les trop nombreuses et souvent justifiées réclamations de nos sociétaires.

Le Président : A. MAYOR.

CONVOCATION : ERGUEL PRÉVOTÉ

Il est rappelé aux membres de l'Erguel-Prévôté l'avis du dernier numéro du *Bulletin* les convoquant pour le 3 décembre, à 2 heures et demie du soir, à Sonceboz, Hôtel du Cerf.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Décembre.

Depuis quelques jours, novembre nous procure la température normale à cette saison, soit quelques degrés au-dessous de zéro pendant la nuit et quelques degrés au-dessus pendant la journée. Le soleil est frileux; il ne se hasarde à voir ce qui se passe sur la terre qu'à travers un voile de brumes et c'est heureux pour lui, car le spec-

tacle de notre humanité européenne ne doit pas être attirant pour l'astre qui ne demande qu'à susciter et embellir la vie.

Pour nos abeilles, cette température fraîche, cette atmosphère calme est très favorable; elle vaut même mieux, croyons-nous, que les sorties des 13 et 14 novembre où, dans un rucher de Penthalaz, elles rapportaient de superbes pelotes de pollen recueilli sur un magnifique lierre qui tapisse la vaste façade de la propriété d'un collègue. Nous n'avons qu'à souhaiter que cette température continue, afin que le groupe de nos amies reste bien compact.

Que faire, pendant ce mois, au point de vue apicole ?

Au rucher, tout d'abord, il y a à donner un coup d'œil de temps en temps, de peur qu'un toit, dérangé ou enlevé par le vent, ne laisse trop longtemps sans abri la ruche découverte ou mal couverte. Regardez aussi les entrées; elles peuvent être obstruées par des feuilles mortes ou quelque autre objet tombé là ou déposé par quelque innocent ou malicieux enfant. Si vous avez mis des tuiles ou planchettes pour protéger l'entrée contre les rayons du soleil ou les brusques attaques des vents froids, ayez soin de les enlever par des jours tièdes, sinon vous aurez des pertes à constater : les imprudentes audacieuses ne peuvent rentrer à la ruche qu'avec beaucoup de difficultés.

A l'atelier, il y a beaucoup de choses à réparer, perfectionner ou confectionner. Pour celui qui sait un peu manier scie et rabot, c'est un vrai plaisir, par les journées pluvieuses ou froides, de préparer ainsi ruches, ruchettes, cadres ou outillage pour la prochaine campagne. Si votre métier ou vocation vous permet de rester chez vous, c'est en confectionnant vous-même ces choses que vous apprendrez le mieux à manier avec adresse vos abeilles.

Le soir venu, dans la chambre bien chaude, c'est *par la lecture* que vous devez agrandir la somme, toujours trop petite, de vos connaissances. La bibliothèque de la Romande est à votre disposition, sans autres frais pour vous que l'achat du catalogue nouveau qui va paraître (envoyer 30 centimes en timbres-poste). Puis relisez les notes prises au rucher; si vous avez su les prendre, faire comme un petit « journal » de chaque ruche, rien n'est plus intéressant à relire et vous pouvez ainsi connaître vraiment vos ruches, car chacune a son individualité, ses caractères propres, ses mœurs particulières, j'allais écrire personnelles, et le mot ne serait pas faux. C'est ainsi que l'on peut éviter les fautes commises.

Ne négligez pas non plus de faire et de terminer, en l'établissant soigneusement, votre comptabilité. Oh ! ma comptabilité ! elle est vite faite, au moins pour l'actif. Raison de plus pour la faire, car vous

serez moins tenté de donner trop vite votre miel à vil prix lorsque vous aurez pu en établir le prix de revient chaque année. C'est précisément faute de comptabilité que l'on a eu jusqu'ici tant de peine à fixer une norme des prix dans notre Suisse romande. Le Dr Laur a composé pour la Suisse allemande un modèle de comptabilité qui permettra à nos confédérés de se rendre vraiment compte de la rentabilité de l'apiculture, comme il l'a fait pour l'agriculture, et chacun sait les services précieux qu'en ont retirés nos paysans. En outre, vous savez que le jury des concours de ruchers exige cette comptabilité; il est plus facile de l'établir au début et de la continuer ensuite.

Et enfin, *in cauda venenum*, ces notes, ces réflexions qui vous seront suggérées par votre activité, vos lectures ou vos conversations apicoles, faites-en part au *Bulletin* qui ne demande qu'à être pratique, utile, instructif. Faites-lui de la réclame à notre petit journal qui demande aussi à grandir, à s'enrichir pour le plus grand plaisir de chacun. Nous avons grand espoir de le rendre plus copieux, l'an prochain, et de l'illustrer davantage si chacun des membres de la Romande lui reste fidèle et même lui amène de nouveaux amis.

Daillens, 17 novembre.

Schumacher.

UNE HISTOIRE DE REINE

C'était, il y a déjà bien des années, un jour de Pâques, par une de ces radieuses journées de printemps que l'on apprécie d'autant plus que depuis longtemps on en a été sevré. Les cloches des églises environnantes avaient déjà annoncé la solennité du jour, et ma femme m'avait dit : « J'espère bien qu'aujourd'hui tu vas aller à l'église. » J'avais vivement répondu par une lignée de oui, oui..., certainement. Puis, comment cela se fit-il, je n'en sais rien moi-même, mais quand pour la troisième fois les cloches sonnèrent, je me trouvais au rucher cherchant une reine.

J'avais à ce moment-là six ruches tout au fond du jardin et ce petit rucher avait pour voisin un propriétaire qui, par principe, ne laissait rien perdre; aussi si un essaim allait se poser sur sa propriété, vite il courait chercher une ruche de paille, ramassait l'essaim à la sourdine et partait de même. Il n'y a rien de plus vexant que de perdre un essaim au printemps, mais savoir qu'on vous l'a volé, c'est encore pire.

J'avais lu dans une revue étrangère que l'on pouvait éviter la perte des essaims en coupant un bout d'aile à la reine et c'était justement ce que je voulais faire ce dimanche-là : à la première ruche

tout alla bien, mais lorsqu'on a eu toute la semaine une bêche dans les mains, ce n'est pas très commode de tenir une reine, c'est si fragile que l'on ne sait jamais si on les tient délicatement ou si on les écrase; cela m'est arrivé plus d'une fois de dire en la lâchant : « Tiens, je l'ai tuée. » Comme j'avais vu, toujours dans la même revue, que l'on pouvait couper un bout de l'aile sans prendre la reine, je me décidai à opérer de cette manière pour le n° 2. Mais si les doigts sont gourds pour tenir une reine, ils le sont tout autant pour tenir les ciseaux. Me voilà donc tenant le cadre d'une main et les ciseaux de l'autre, suivant la reine qui passait d'un côté du cadre sur l'autre ou se cachait sous les ouvrières; certes un coup de ciseaux c'est vite donné, mais encore faut-il le donner à bon escient, il ne s'agit pas de prendre une jambe ou la moitié du corps avec un bout de l'aile, bref j'ai la conviction que celui qui a écrit cela est un apiculteur en chambre et qu'il n'a jamais essayé sa méthode; à moins que ce ne soit un prestidigitateur.

Il y avait déjà au moins cinq minutes que je suivais la reine ou du moins que mes ciseaux la suivaient, lorsqu'arrivée au haut du cadre et finissant sans doute par s'apercevoir que ce n'était qu'à elle que j'en voulais, elle prit son vol; c'était la première fois que je voyais une reine quitter le rayon; elle prit son vol comme une poule qui est poursuivie, me passa devant la figure, je levai la tête pour la suivre des yeux, fus ébloui par le soleil et avant que j'aie eu le temps de me retourner elle avait disparu. Je la cherchai pendant au moins un quart d'heure, un petit arbre qui se trouvait derrière moi fut vérifié brindille par brindille, mais peine inutile et, à bout de patience, je la considérai comme perdue.

Était-ce l'effet du jour de Pâques, mais pas plutôt que j'eus refermé la ruche je m'entends crier dans les oreilles : « Ah ! c'est bien fait ! Ah ! cela te vient bien ! Ah ! tu crois, païen, que l'on peut comme ça s'occuper impunément de ses abeilles un jour de Pâques ! Ah ! c'est bien fait, une reine perdue, une récolte manquée, vingt kilos de miel de moins à 2 francs le kilo cela fait quarante francs d'amende et il n'y a rien de trop. »

A force d'entendre crier c'est bien fait, la moutarde, comme l'on dit, finit par me monter au nez et je répondis : « Ah ! vous croyez que je n'ai pas le droit de visiter mes ruches quand bon me semble, nous allons bien voir ça. » Et les quatre reines restantes eurent chacune un bout de l'aile coupée, mais en les prenant par le corselet. Tout en faisant le travail, les « c'est bien fait » continuaient à me marteler le tympan; j'avais beau ne pas vouloir y penser, cela revenait malgré moi. J'étais dans un état à chercher chicane à n'importe

qui, il me semblait même que le soleil avait perdu de son éclat et que tout était devenu terne. Je finis par tout remettre en ordre et je me dirigeai vers la maison en pensant : « Il te faudra garder cette histoire pour toi, car si tu la racontes, à dîner, les « c'est bien fait » pourraient bien durer jusqu'à Pâques l'année prochaine. »

Je rentrai à la maison, puis en posant mon chapeau j'entends le frr... frr... de deux ailes qui battent... ah ! ma reine, ma reine sur mon chapeau ! La saisir, courir jusqu'à la ruche, la mettre devant le trou de vol, fut l'affaire d'une seconde; dans ma précipitation j'oubliai même de lui couper un bout de l'aile. Du coup la journée rede-
vint radieuse et le soleil éblouissant. Ah ! ce que j'étais content, non pas de penser à la récolte retrouvée, mais de pouvoir faire la nique à toutes ces voix qui me lancinaient les oreilles de leurs « c'est bien fait ». J'avais l'air de leur dire : « Hum ! il me semblait bien que ce n'était pas un si gros péché que ça. » Mais depuis ce jour je n'ai plus jamais ouvert une ruche un jour de Pâques.

X.

A BATONS ROMPUS

22 octobre 1916.

Aujourd'hui, j'ai brûlé l'herbe autour du rucher et le feu s'est communiqué à ma plume, que je laisse courir au hasard des impressions apicoles telles qu'elles peuvent se présenter un dimanche soir quand dehors le froid annonce l'hiver et qu'à l'intérieur les volutes de la fumée portent à la rêvasserie. Inévitablement les pensées se reportent vers les champs de carnage, et un article du *Bulletin* intitulé « L'apiculture et la guerre » me facilite l'entrée en matière et me remet en mémoire certains articles lus dans les journaux apicoles des divers pays belligérants (*L'Apiculteur*, *Leipziger Bienenzeitung*).

Il est bien présomptueux de vouloir, au milieu du grand cataclysme, s'arrêter au sort qui a frappé les ruchers des régions envahies, aux manifestations de l'apiculture tant négatives que positives et aux réflexions que font les soldats apiculteurs à la vue d'un rucher, symbole par excellence d'une activité pacifique. C'est un mélange bien extraordinaire du plus beau zèle apicole et de la destruction sauvage avec ou sans profit alimentaire ou militaire. La fameuse « carte de guerre », encore sujette à se rétrécir comme un accordéon, laisse d'emblée supposer que les dégâts doivent être cherchés en Russie, en Pologne, en Prusse orientale, en Belgique et dans la France du Nord, mais un fait m'a peiné spécialement, c'est de lire certain article de la *Leipziger Bienenzeitung* dans lequel Mæterlinck était

voué au mépris dans le monde apicole outre-Rhin; est-ce donc un crime que d'être Belge et d'avoir écrit un livre si parfaitement vrai et poétique sur la vie des abeilles ? Il est drôle de constater combien amères sont les plaintes qui viennent de l'extrême nord, ruchers sac-sagés, matériel détruit, miel, cire volés et, à côté de cela, de lire avec quelle joie tel rucher de l'ouest fut réduit en cendres, combien fut délicieux le repas agrémenté de beaux rayons dorés, sans doute extraits sans le consentement du légitime propriétaire. Puis faisant rapidement un bond dans l'Afrique du Sud, on apprend que l'apiculture a dû servir dans un but militaire : un piège est tendu au travers du sentier, l'ennemi passe et au même moment se produit une avalanche de ruches qui met les abeilles en liberté et on se figure aisément le désarroi produit dans la colonne, surtout s'il y a des chevaux et des hommes peu habitués au sabbat infernal que mènent des milliers d'abeilles en furie. Inutile de braquer les canons et les mitrailleuses contre cet ennemi d'un nouveau genre; il faut fuir en maudissant l'apiculture. Tout cela c'est la ruine, la guerre avec son cortège de haine et de fureur, et c'est surtout en 1914 que la destruction a régné. Peu à peu, pourtant, une étincelle a jailli et le ton des divers articles redevient plus humain, on commence par trouver certaine flore en Belgique qui ferait la joie de bien des « Heidenbienen », on trouve certain intérêt à étudier les abeilles, les ruches chez le voisin, la guerre de position permet même de prendre des essaims, de les loger dans des ruches de fortune et ainsi d'agrémenter l'ordinaire d'un petit extra, une délicatesse ! En Belgique on trouve des ruches bien pratiques, leur description est telle qu'on est étonné de ne pas voir sur le front du toit une inscription indiquant qu'elles furent construites à Vandœuvres; en Pologne, ce sont les troncs d'arbres creux, dans le nord de la France ce sont encore les ruches en paille, et de tous ces articles de 1915 et 1916 jaillit l'espoir que l'apiculture vaincra la guerre et que les apiculteurs des différents camps auront hâte de retourner à leur rucher pour y oublier les atrocités de la guerre. Hélas ! il y en a qui retourneront dans leur pays, ainsi que le veut la plus élémentaire justice, mais ils n'y retrouveront plus rien, tout sera à recréer et à repeupler et déjà les collectes se font qui aideront dans la mesure du possible à effacer le passage de la barbarie guerrière. (Adresser les dons à M. A. Mayor, à Novalles.) Indirectement nous avons aussi souffert dans notre pays romand de cet état de choses et ce n'est que grâce au dévouement des autorités supérieures de la Romande qu'il nous fut donné de pouvoir nourrir convenablement nos ruches qu'une année misérable avait mises à deux doigts de leur perte. En effet, 1916, ses retours de froid,

ses pluies, ses coups de bise ne nous laissera qu'un piètre souvenir et je ne vois pas comment il me serait possible de satisfaire à la demande de deux cents à quatre cents quintaux de miel garanti pur, contrôlé, que je recevais il y a quelques jours venant de par là-bas au nord, d'où nous viennent « en compensation » toutes les poudres et formules de miel artificiel. Il paraît donc que la fable est vraie qui dit que l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, malheureusement on ne saurait répondre : « chacun pour soi et Dieu pour tous », puisque la monopolisation a étendu ses griffes jusque dans les sphères célestes et qu'elle a même installé ses prophètes sur les bords de la Limmat. Heureusement que personne n'est prophète en son pays, et heureusement qu'il nous a été possible d'aborder l'hivernage avec la conscience nette grâce à l'obligeance du *Bulletin*, par lequel chaque apiculteur romand a été avisé en juillet des démarches à faire pour obtenir un sucre de canne de toute beauté, qualité qui évidemment a dû se payer. Il est à regretter que certains apiculteurs aient renvoyé la lecture du *Bulletin* de juillet à octobre et que d'autres l'aient même négligée, si bien qu'en décembre encore l'on aura des récriminations et des demandes de sucre pour l'hivernage. A ce sujet, je parle de la question du sucre, un curieux cas d'odorat ultra-fin s'est présenté, c'est celui de possesseurs de ruches qui, ayant cavalièrement faussé la politesse à toute section ou société d'apiculture, ont néanmoins senti, à des kilomètres de distance, l'endroit où il fallait réclamer du sucre; cela s'est traduit par des frais de timbres et la transmission d'une réponse négative. Non seulement l'odorat m'a frappé chez les uns, chez d'autres c'est l'estomac qui semble avoir pris des proportions pantagruéliques et je reste perplexe devant l'appétit plus que formidable d'une colonie qui serait capable d'assimiler 50 kilos de sucre pour l'hivernage; j'ai dû poser un autre diagnostic et en ai conclu que les groseillers, les cassis, les coings, etc., avaient dû être plus abondants dans certaines régions et comme traitement à cette gloutonnerie anormale un trait de plume a suffi pour mettre la colonie en posture réglementaire. En tout cas je conseille *aux membres* de nos sections de lire attentivement le *Bulletin* des premiers mois de 1917 et de suivre de près les mesures prises par le comité de la Romande pour le nourrissage du printemps s'ils veulent profiter de l'excellente année que sera 1917 pour envoyer de nombreuses butineuses aux champs. Sous l'influence du stimulant accordé par le commissariat central des guerres, les reines vont pondre à la volée et remplissant leurs trachées d'air elles vont comprimer la vésicule séminale, féconder « à leur volonté » les œufs et décharger les ouvrières de ce travail utopique de défécondation dans l'alvéole,

tel qu'il est admis par quelques-uns et tel qu'il a fait le sujet de controverses dans le *Bulletin*. Espérons que Leurs Majestés seront toutes de bonne souche et de santé irréprochable, possédant un arrière-train en parfait état anatomique afin que ne se répète point l'expérience faite par notre collègue, dont une reine italienne, de bel aspect, ne put jamais pondre autre chose que des œufs incapables d'atteindre l'état de larves. La chose est rare, mais elle existe et probablement elle est due à une défectuosité des ovaires, soit congénitale soit provoquée par un accident. La reine pond, j'ajoute, que d'autres apiculteurs plus expérimentés répondent, et chacun trouvera son compte à lire le *Bulletin*, tout en facilitant la tâche du rédacteur qui, puisque les oreilles me tintent en ce moment, me prie d'arrêter là ma causerie à bâtons rompus.

Esculape.

ARRIÈRE-SAISON DE 1916

Température. — Le milieu du mois d'octobre, c'est-à-dire le commencement de la deuxième décennie du mois, a été cette année d'une beauté toute particulière. Une vague de lumière et de chaleur a passé sur notre contrée; les papillons voltigeaient gaîment dans les airs, le rouge-gorge, le merle et le roitelet entonnaient discrètement leurs chants des grands et beaux jours et, pendant que les clochettes des troupeaux jetaient au loin un son d'automne, le hallali des chasseurs éveillait l'écho des bois, où les teintes chaudes des feuilles formaient des tapisseries d'un charme incomparable. L'abeille a profité, comme toujours, de ces beaux moments. Les colonies ont pu organiser leurs quartiers d'hiver en déplaçant les provisions et en les logeant à leur gré; elles ont encore fait chez nous une ample récolte de pollen et si l'apiculteur a oublié d'administrer le sirop aux mois d'août et de septembre, il a eu une bonne occasion de réparer sa négligence pour donner la nourriture nécessaire et les abeilles n'ont certes pas boudé à la besogne; elles ont emmagasiné et operculé comme en plein été ce qu'on leur a donné si tardivement. Aujourd'hui (20 octobre) le temps a changé brusquement. Les préAlpes et les sommets du Jura sont blancs de neige; un vent glacial, mêlé de pluie et de neige, annonce que l'hiver est à la porte. Tout est tranquille autour des ruches, à peine voit-on par-ci par-là quelques abeilles sous l'auvent; elles semblent nous dire de les laisser en repos, que la campagne 1916 est terminée. Heureux l'apiculteur qui peut se dire que tout est en règle, que les provisions ont été largement distribuées et que toutes les précautions contre le froid ont été prises.

Nourrissement. — Les apiculteurs parlent d'habitude à cette époque de la vente du miel; cette année, les mots qui se trouvaient partout à l'ordre du jour étaient sirop, sucre. Il y a cinquante ans que j'ai possédé ma première ruche et dans ma longue pratique de l'apiculture j'ai eu souvent l'occasion de nourrir quelques colonies nécessiteuses, de secourir les essaims tardifs, mais cette année j'ai dû sauver toutes mes colonies sans exception, aucune n'avait assez de miel pour passer l'hiver; plusieurs ont reçu la provision entière, d'autres des quantités variables, mais toutes, toutes ont été nourries. Oui, l'année politique comme l'année apicole 1916 est une année néfaste, terrible. A l'heure actuelle les moments pénibles et pleins d'angoisse sont passés, la perspective de la mort par la famine n'effraie plus nos abeilles, elles attendent patiemment sur leurs rayons bien garnis le retour de la belle saison où elles pourront nous récompenser de nos soins.

Le nourrissement a fait ressortir les mérites des différents systèmes de nourrisseurs. Je constate d'abord que nos nourrisseurs sont tous bons, si l'on sait s'en servir avec intelligence. Ceux qu'on place sur les cadres ont l'inconvénient de porter les abeilles à placer la nourriture vers les deux côtés en laissant les cadres sous le nourrisseur plus ou moins vides. On obvie naturellement à ce défaut en resserrant la colonie avant de commencer le nourrissement. D'ailleurs nous avons affaire avec un insecte intelligent qui, une fois le nourrisseur enlevé, fera bon ordre dans sa maison en logeant et operculant le sirop à l'endroit propice. Les nourrisseurs suspendus à côté des cadres sont excellents, cependant les meilleurs, à mon avis, sont ceux qu'on place sous les cadres, qu'ils soient taillés dans le plateau de la ruche même ou qu'ils consistent en forme d'auge qu'on glisse sous les cadres et dans lesquels on peut renverser deux ou trois bouteilles en une seule fois. Le côté faible de ces derniers est peut-être de favoriser le pillage, mais ils facilitent grandement la besogne aux abeilles, qui remettent les provisions immédiatement et définitivement à l'endroit qui leur convient le mieux pour l'hivernage. Le genre de nourrisseur ne sauvera cependant pas la ruchée, celle-ci saura toujours se tirer d'embarras pourvu qu'elle reçoive assez de nourriture; c'est en somme ce dernier point qui constitue la chose essentielle pour l'hivernage chez nous.

Repos ? — La neige et le froid, que le vent du nord répand aujourd'hui, vont paralyser tout à coup toute manifestation de la vie extérieure au rucher. La flore se meurt et beaucoup de représentants de la faune se cachent dans leur paisible retraite, quelques-uns s'endorment réellement. Notre insecte se confine aussi dans son habitation, la vie circule plus lentement par le corps de la colonie, l'abeille s'en-

gourdit, à peine perçoit-on un très faible bruit; un coup sec contre une des parois réveille en sursaut les diligentes butineuses, qui répondent par un murmure plus fort : nous sommes là, vivantes, mais de grâce, accordez-nous maintenant la paix. En effet, plus ce repos est absolu, mieux se portent les habitantes de la ruche, moins elles consomment, plus elles seront nombreuses et fortes au printemps. Par conséquent, nous ne ferons pas de visite intempestive, tout dérangement, sauf dans le cas de force majeure, est nuisible pendant cette saison.

L'apiculteur n'oubliera pas, il ne pourra pas oublier les ouvrières avec lesquelles il a collaboré durant l'été. Vous le verrez quelquefois se promener au milieu de ses ruches, vous l'entendrez prononcer à voix basse quelques paroles ou même tout un monologue, vous l'apercevrez peut-être posant sa main sur telle ou telle ruche comme sur l'épaule d'un ami. Quand tout travail au rucher et au laboratoire a cessé, quand le grand silence s'étend sur les champs et enveloppe les forêts avec leurs mystères, alors l'apiculteur prend son repos, si bien mérité cette année après les durs labeurs de l'arrière-saison. Ce repos est cependant très relatif. N'avons-nous pas à récapituler la campagne passée, les promesses du printemps, les misères de l'été et le nourrissage fastidieux de l'automne ? Les espérances et les déceptions, les joies et les peines, les illusions et les déboires de cette année unique de 1916 ne pourront pas être exprimés par les chiffres de la comptabilité qu'on bouclera bientôt, mais ils mériteraient d'être consignés dans les annales de l'apiculture et la plume autorisée du président de la Romande transmettra dans son rapport annuel toutes les vicissitudes par lesquelles apiculteurs et abeilles viennent de passer. Dans les moments de loisir que nous réserve l'hiver, nous penserons à nos colonies que nous connaissons sans doute individuellement, nous dresserons pour chaque ruche un programme, nous nous promettrons d'éviter les fautes commises et de veiller avec plus de sollicitude sur nos protégées. Le repos ne signifie pas pour l'apiculteur arrêt, car l'arrêt est impossible, il est synonyme de recul; le repos pour lui est le berceau de nouvelles idées, la source féconde de force et de courage. Nous pensons à nos bestioles le jour, nous en rêvons la nuit, elles sont le sujet de nos distractions dans les spectacles et les concerts et même à l'église. L'apiculteur ne connaît pas le repos et quand l'heure du grand repos sonnera pour lui, il rêvera, il espérera encore un avenir meilleur, un renouveau éternel.

J. Keller.

COURAGE !

Depuis plusieurs semaines, l'année apicole a pris fin; la campagne dépouillée, comme morte, se repose. Si l'hiver n'est pas encore là, il devrait y être; les abeilles le savent, et, tranquilles dans leurs ruches bien approvisionnées, elles goûtent la suprême béatitude, celle de se sentir vivre sans effort, sans travail, sans souffrance et sans souci. Cette félicité va durer des mois; la pluie, la neige pourront tomber, la tempête pourra faire rage, le gel pourra mordre à son aise, ou s'amuser à former de chaque côté des Dadant bien closes ses stalactites de glaçons, le canon pourra même tonner aux frontières, rien ne troublera la douce quiétude de nos bestioles. Heureuses abeilles ! malheureux propriétaires !

Pierre, debout devant son rucher, le front plissé, les yeux perdus, songe. Ce rucher qu'il aimait tant, qui le délassait, et qui, tout en apportant dans sa bourse pas mal d'écus, bien nécessaires, contribuait par ses merveilles à élever son âme et réjouir son cœur en le disposant à de bonnes et saines pensées, ce beau rucher est devenu une cause de ruine. Année après année, le miel se fait plus rare; les dépenses ne sont plus couvertes par les récoltes; les déficits se succèdent et s'aggravent. Pour comble de malheur, le renchérissement de la vie s'accroît de plus en plus, la disette menace, et, suprême ironie, les charges des sociétaires de la Romande vont augmenter.

« Non, c'est fini ! se dit Pierre, tout à coup résolu; j'en ai assez, je liquide. Je commence par démissionner comme sociétaire; au 1^{er} janvier je refuse le *Bulletin*, et, dès le mois de mars, mes abeilles, mon outillage, tout sera mis en vente. Tout au plus garderai-je une ruche, deux peut-être; reste à voir comment elles hiverneront et ce qui me restera de courage à moi-même. Je ne m'inquiéterai plus de personne; personne n'aura à s'inquiéter de moi. Chacun pour soi, après tout. Ce n'est pas la Société qui me tirera de la misère..., et le *Bulletin* non plus. »

Pauvre ami ! combien tu as l'air d'avoir raison, et combien tu as tort, pourtant. Tu as été un débutant enthousiaste, n'est-ce pas ? De leur bourdonnement joyeux, tes abeilles ont bercé des rêves splendides dont il ne reste plus rien qu'une amère déception. Et tu te crois trompé. Trompé par qui ? Les années ont été mauvaises, bien sûr; les saisons semblent avoir un malin plaisir à se mettre au diapason de la folie humaine; tout se détraque. Oh ! c'est vrai, mais crois-tu que le remède à tout cela soit de désespérer ? La Société romande, dont tu attendais monts et merveilles, n'a pas tenu ses promesses,

dis-tu. Est-ce bien sûr ? Sais-tu, d'ailleurs, toi, contre quelles difficultés elle a eu à lutter ? Et toi-même, voyons, as-tu toujours été pour elle un soutien fidèle et zélé ? Quoi qu'il en soit, repasse tes souvenirs et rappelle-toi, si tu peux, tout le plaisir, tout le profit et le réconfort que tu as trouvés dans les assemblées auxquelles tu as pris part, tout ce que tu y as appris d'intéressant et d'utile, les amitiés douces et bienfaisantes que tu y as nouées, le bien que tu t'y es fait, le développement que tu y as acquis sans même t'en rendre compte. Et puis, ne sens-tu pas que la Société romande, c'est quelque chose de la patrie ? c'est une famille d'honnêtes gens qui cherchent à s'entr'aider, à s'encourager et à s'instruire. Elle souffre, elle aussi, des temps difficiles que nous traversons; son existence est en péril, et c'est à ce moment que tu voudrais l'abandonner ! Tu te trouves assez instruit, et peux te passer de journal, de livres, de conférences; c'est ton affaire. Mais sais-tu, par exemple, que tu dois en partie à cette bonne mère Romande d'avoir pu, la récolte faisant défaut, acheter le sucre précieux qui te donne le droit, en conservant la vie à tes abeilles, d'espérer encore ? A cette époque bénie où la responsabilité civile nous entoure de risques comme autant d'ennemis menaçants, ne t'assure-t-elle pas contre le risque des piqûres ? Et n'est-elle pas prête toujours à faire plus encore ? Allons ! pas de défaillance et pas de bêtises ! Tu souffres, tu es découragé; ah ! les raisons ne manquent pas, c'est entendu; et puis, le canon qui gronde tout près de nous te rappelle jour après jour la tragique horreur des temps. Justement, il y a là de quoi te faire réfléchir. Ton rucher n'a pas souffert; ton jardin, ton verger, tes champs ont livré leurs produits; tes ruches, bien peuplées et bien pourvues, reposent intactes sous leurs ombrages, prêtes à reprendre, aux premiers beaux jours, le labeur interrompu et à t'apporter des richesses, tandis qu'ailleurs..., songes-tu à ce qui se passe ailleurs, aux ruchers pillés et dévastés, à ceux qui sont livrés à la famine, à ceux qui n'ont plus de maître, et nous savons pourquoi ? Là-bas, on souffre héroïquement, parce qu'on espère, et ici nous nous enfermerions, maussades et lâches, dans un égoïsme étroit ! Non, cela ne doit pas être. Il faut lutter et rester unis, c'est un devoir d'honneur, et qui sait si d'autres n'auront pas encore besoin de nous. Notre petit *Bulletin*, qui franchit les mers, n'est pas seulement notre organe et notre lien; il doit faire rayonner jusque dans les pays lointains quelque chose de notre vie; par son existence même il est une affirmation de notre foi dans le triomphe de l'ordre, de la justice, dans la reprise certaine du travail paisible, heureux et fécond. Il faut le soutenir.

A quoi servirait de se le dissimuler ? notre Société souffre de la

crise affreuse qui secoue le monde. Il n'en pourrait être autrement, et, si nous avons lieu de nous étonner, c'est de n'en pas subir davantage les effets. Dans les pays en guerre, les sociétés d'apiculture poursuivent, dans la mesure du possible, leur activité; plusieurs organes apicoles continuent à paraître; ils publient des correspondances de leurs membres sur le front, ou, hélas ! des avis mortuaires; ils relatent la détresse de certaines de leurs familles, rappellent la solidarité de ceux qui restent, engagent à l'entr'aide, restent confiants, calmes et vaillants. Pouvons-nous faire moins, nous les favorisés ? Le dépit causé par deux ou trois années de disette et par le renchérissement du sucre nous jetterait-il dans la catégorie des désespérés ! Ou bien, dans le tumulte de l'heure actuelle la voix de notre petit *Bulletin* n'arrive-t-elle plus à notre oreille ? Car cette voix n'est pas un clairon de bataille; elle n'a pas les graves accents d'un prophète; elle n'a pas l'organe d'une autorité puissante qui veut être obéie; elle est simple, familière; elle cherche à maintenir en communion d'idées, dans le domaine de sa modeste activité, les confédérés romands, ceux des vallées valaisannes avec ceux de Genève, ceux des bords du Léman, des Alpes vaudoises et fribourgeoises, avec les Jurassiens de trois cantons, avec bon nombre aussi de nos amis de la Suisse allemande et avec tous ceux que j'oublie. Beaucoup sentiront, s'ils y réfléchissent, le besoin de le soutenir non seulement de leur faible contribution financière, mais de lui confier leurs idées, le résultat de leurs observations, les questions qui les préoccupent. Notre cher rédacteur, dont la tâche est lourde, en sera encouragé, et il en a besoin plus qu'il ne semble, car le ton enjoué de ses excellentes causeries mensuelles cache souvent, je le sais, des préoccupations bien pénibles. Si tous ceux qui, parmi nos 2000 sociétaires, sont capables de réfléchir, d'observer et de faire de tout cela quelques pages intéressantes envoyaient de temps à autre vingt lignes au journal, notre rédacteur aux abois se croirait exposé à un feu d'artillerie. Si je pouvais par ces lignes en provoquer au moins quelques décharges et décider les hésitants à rester des nôtres, ne serait-ce pas déjà bien beau ?

E. Farron.

NOTRE SITUATION ACTUELLE

En voyant s'approcher le terme de cette année, lequel d'entre nous, amis lecteurs, ne porte ses réflexions sur son cours, qui nous a valu tant de craintes et de déceptions. Au sortir de l'hiver, le printemps même nous a apporté ses promesses qui ne se sont qu'en partie réa-

lisées. L'été a été désastreux pour l'apiculture et pour l'agriculture en général. Les résultats sont d'une pauvreté étonnante; tandis que tels apiculteurs possédant un certain nombre de colonies n'ont point eu de récolte, pas même pour l'usage de la famille, d'autres ont obtenu une moyenne de trois, cinq et dix kilos par colonie; les plus privilégiés quinze kilos, toutefois ces derniers sont en très faible nombre.

Le résultat financier est au-dessous de zéro, car les dépenses ont été grandes pour les achats de sucre pour les nourrissements de printemps et d'automne.

Les espérances, quoique déçues, germeront à nouveau à l'aurore d'une nouvelle année, heureux apiculteurs qui savez vivre d'espérance et de confiance. L'ami des abeilles ne se laisse pas aller au découragement, car il sait toutes les joies que lui procurent ses chères protégées. Il sait aussi que les espérances ne sont pas toujours vaines. Le vœu que je forme pour tous, c'est que l'année nouvelle soit favorable non seulement au point de vue apicole, mais aussi à la santé et à la prospérité de tous.

L'année que nous allons bientôt clôturer, si elle nous a apporté déception sur déception, nous a aussi appris à nous grouper plus étroitement que jamais, afin de former une Société forte (je veux parler de la Société romande d'apiculture) qui mérite d'être soutenue et à laquelle chacun peut apporter sa collaboration d'une manière effective en étant membre zélé d'une section; il y trouvera non seulement son avantage, mais il apportera aussi son appui et son encouragement à ceux qui ont la tâche du jour, qui n'est pas toujours facile. Inutile, amis lecteurs, de démontrer les conséquences que procurent les groupements en sections; vous avez tout particulièrement cette année pu constater par des achats de sucre en commun les avantages que chacun en retire. Comment, cette année, nos abeilles auraient-elles été mises en hivernage sans la collaboration des sections et surtout du Comité de la Romande. ? Aussi, par les dures expériences que nous avons faites cette année, j'aime à croire, je voudrais même dire que j'ai la conviction que toutes les sections dans nos cantons romands sauront reconnaître et apprécier ces avantages; elles le feront en restant unies au faisceau unique, la Société romande d'apiculture, à laquelle je souhaite prospérité et longue vie.

Colombier, novembre 1916.

Ed. Burdet.

DE TOUT, UN PEU

La question des *causes de l'essaimage* n'est pas encore élucidée à notre entière satisfaction; il reste encore bien des points obscurs et ce n'est qu'à force de joindre les unes aux autres les observations que chacun peut faire qu'on arrivera à pénétrer cette question autant qu'il est possible à l'homme de pénétrer dans les mœurs des insectes et des animaux. La race, le climat, les conditions atmosphériques, variables d'une année à l'autre, les dimensions et le caractère de la ruche sont les causes principales; il y en a d'autres encore, spéciales à chaque colonie; on peut dire qu'il y en a même d'ordre psychologique et celles-ci resteront longtemps encore impénétrables pour l'homme. Il en est une autre, plus facile à observer et que je vois se confirmer depuis nombre d'années non seulement chez moi, mais chez un grand nombre de collègues à qui j'ai posé cette question : Vos colonies qui ont essaimé n'étaient-elles pas, sauf quelques exceptions, logées sur des *cadres neufs* ? La réponse était invariablement affirmative. Quels sont les ruchers où nous voyons se produire le plus grand nombre d'essaims ? N'est-ce pas ceux des débutants ou ceux qui s'agrandissent et font beaucoup bâtir ? Les anciens ruchers se plaindraient plutôt du manque d'essaims. Donc aux premiers je dirai : Prenez patience; quand vous aurez un nombre suffisant de vieux cadres où vos abeilles se sentent chez elles, la fièvre de l'essaimage diminuera, surtout si de bonnes années reviennent où ces vieux cadres contiendront de substantielles provisions de miel, sans qu'il y ait besoin de distribuer 15 kilos par ruche. A ceux qui se plaignent de la pénurie d'essaims, je dirai : Renouvelez chaque année, au moment de l'expansion du couvain, quelques-uns de ces vieux cadres et il en résultera une nouvelle vie, une activité plus grande qui vous procurera à nouveau la douce musique des essaims.

Parmi les lecteurs du *Bulletin*, en est-il qui aient fait cette observation au sujet des *cadres neufs* comme favorisant l'essaimage ? Qu'on veuille bien le dire par l'intermédiaire du *Bulletin*.

Introduction des reines au moyen de la fumée. — De nouveau cette année, comme les précédentes, j'ai introduit toutes mes reines par ce moyen si simple et qui échoue bien rarement. Il faut être certain naturellement qu'on a affaire à une colonie orpheline (et non pas à une bourdonneuse ou à une colonie pourvue d'une jeune reine). S'il y a disette de miel, je donne un peu de sirop un ou deux jours avant; puis, le moment venu de donner la reine, vers le soir, je rétrécis l'entrée juste pour y passer l'extrémité de l'enfumoir; quel-

ques bons coups de soufflet, espacés (n'allez pas asphyxier les abeilles pourtant), je présente la reine, qui s'empresse d'entrer; quelques secondes après, je donne encore un peu de fumée, et voilà. Attendez huit jours au moins avant de procéder à une revision et vous constaterez avec plaisir que « l'opération a parfaitement réussi ».

Cette méthode, si simple, M. Ruffy l'avait recommandée il y a quelques années; je l'avais déjà essayée auparavant, mais l'affirmation de M. Ruffy m'avait encouragé à continuer et je vois que dans le *Bienenvater* (autrichien) on la préconise aussi avec certitude de réussite.

Dans le même numéro (septembre) de ce journal, nous lisons que, dans ce pays comme dans d'autres, *la récolte est nulle*; il y aura une formidable hécatombe de ruches et de ruchers entiers, faute de provisions et de sucre pour sauver les colonies affamées. C'est une misère de plus qui tombera sur ce pays, à côté d'autres menaces bien plus terribles encore. En Allemagne, disette de sucre aussi; dans nombre de régions, il y a *promesse* de 2¹/₂ kg. de sucre par ruche pour l'automne, mais le rédacteur de la *Leipziger Bienenzeitung* observe avec une ironie triste que l'automne va jusqu'au 21 décembre! En France, la *Revue d'apiculture française*, après l'*Apiculteur*, parle de la récolte déficitaire et là aussi le sucre ne s'obtient pas facilement. Estimons-nous heureux (bien que ce soit une égoïste et maigre consolation) d'avoir pu obtenir du sucre et à des prix qui paraissent doux à côté de ce qui est coté dans tous les pays qui nous entourent.

Le Dr Philipps, en étudiant les *yeux à facettes* des jeunes abeilles, a constaté que ces yeux étaient couverts de poils (cils) recourbés et cela de telle façon que les facettes sont pour ainsi dire invisibles. Ces cils tombent d'ailleurs facilement et assez rapidement, de sorte que chez les butineuses ils ont presque totalement disparu. Tant que ces poils recouvrent les facettes, l'œil de l'abeille ne doit pas voir, dit M. Philipps. Les jeunes abeilles restant dans la ruche, elles sont aveugles et n'en souffrent pas. Si un essaim sort, il sort aussi un certain nombre de ces jeunes abeilles et vous avez pu en remarquer, dans l'herbe, sur le sol, devant une ruche qui vient d'essaimer. Ces jeunes, non seulement sont inhabiles à voler, mais elles ont une attitude et des mouvements qui tendraient à confirmer l'assertion du Dr Philipps que les jeunes abeilles sont aveugles.

De la disette de sucre, on pourrait rapprocher aussi celle des collaborateurs au *Bulletin*. Il y a certainement parmi les membres de la Romande des apiculteurs qui pourraient fort bien, s'ils y mettaient un peu de bonne volonté, apporter quelque chose d'intéressant à

notre petit journal. Il est vrai que les articles n'ont pas subi la hausse de prix des autres denrées, mais je sais qu'il y a encore des gens désintéressés et je compte sur eux, ne serait-ce que pour éviter aux lecteurs et à eux-mêmes l'ennui de voir trop souvent la signature ci-dessous.

Par contre, ce qui abonde ce sont les demandes de renseignements. Je les donne joyeusement et le plus volontiers du monde, mais dans le but d'éviter autant que possible des frais de timbres à la caisse de la Romande, je prie chacun de bien vouloir ajouter « un timbre pour la réponse ». C'est la formule des somnambules et des voyantes qui mettent leurs annonces dans les journaux. Bien que la rédaction ne soit ni l'une ni l'autre, elle est obligée de redouter l'œil, à l'ordinaire très doux, de M. Farron, mais qui devient plein d'aver-tissements solennels quand il s'agit du caissier.

Ce qui abonde plus que le miel, plus que le sucre, plus que les collaborateurs et plus que l'argent dans la caisse de la Romande, c'est (ô douce consolation) la littérature apicole, c'est-à-dire les livres remplis d'enseignements ou les journaux, pleins, eux aussi, de science ou d'ignorance. Le nombre des livres spécialement apicoles atteint 2295; si vous vouliez les lire tous, vous devriez y consacrer votre existence entière sans perdre une minute et vous arranger encore à vivre longtemps. Faites le calcul, si cela vous amuse. Il y a, en tout, journaux compris, environ 22,440 publications sur l'apiculture. C'est bien assez, ne trouvez-vous pas, mais cela prouve l'intérêt toujours rajeuni que mérite notre cher petit insecte.

Ce qui est toujours goûté aussi, ce sont les clichés dans notre journal. Aujourd'hui, où les appareils photographiques abondent, je devrais recevoir pour chaque numéro une ou deux vues de ruchers qui animeraient notre publication. Voyons ! Faites-vous faire votre gracieux portrait au milieu de vos ruches, et obéissez, même si une de vos amies vous pique sur le nez, à l'ordre du photographe : Souriez, souriez ! et vous ferez sourire aussi le soussigné, qui s'empres-sera de faire graver sur zinc (à défaut de cuivre, hélas !) vos traits pour le public présent et futur.

Schumacher.

UN BILAN

Depuis octobre tout est en ordre au rucher; les abeilles, approvisionnées à temps et à l'abri des intempéries, attendent le retour du printemps. On peut donc établir le bilan de la dernière campagne. Dans quelle catégorie faut-il classer 1916 ? Les avis diffèrent.

Tel heureux possesseur d'une ou deux bonnes ruches en avril indique quinze à vingt kilos de moyenne; un autre n'a récolté que des essaims un troisième des essaims et du miel; d'autres, enfin, rien du tout.

Je ne tiens pas de comptabilité spéciale pour le rucher; je me borne à inscrire les recettes et dépenses dans mon journal, que je viens de consulter. En faisant le compte du miel vendu, de celui que je garde pour l'usage de ma famille et de quelques kilos donnés par-ci par-là, je trouve une moyenne brute de douze kilos par ruche; mais ce n'est pas tout bénéfique car, bien que je ne prélève jamais de miel dans le corps de ruche, j'ai dû compléter les provisions à raison de six kilos de sucre par colonie. N'étant pas habitué aux récoltes colossales, je décerne à l'année apicole qui se termine la mention « moyenne ». Après déduction des intérêts du capital engagé dans la construction d'un modeste rucher-pavillon et du matériel *ad hoc*, il reste encore une rétribution suffisante pour la main-d'œuvre, grâce au prix élevé du miel cette année.

Il est vrai que je n'inscris pas une forte somme au chapitre main-d'œuvre : à part les opérations qu'il faut exécuter à un moment précis, déterminé par les circonstances, je consacre au rucher mes heures de loisir; c'est pour moi un délassement, une agréable diversion aux travaux agricoles. Si ce compte ne répond pas aux exigences des mathématiciens, il solde néanmoins en ma faveur par beaucoup de jouissances diverses, de plaisirs variés et, aussi, par quelques déceptions. Ainsi va le monde.

E. D.

CONSERVATION DE LA RACE

Je reçois à l'instant une lettre de M. Auguste Cordey me demandant de faire connaître, par le *Bulletin*, ma manière de procéder pour conserver pure, au rucher, une race donnée.

D'autres, plus compétents, répondraient mieux que je ne saurais le faire, à cette intéressante question. Ne voulant pas manquer de courtoisie, j'essayerai d'exposer deux des solutions possibles.

D'abord M. Cordey, qui n'est pas un débutant, me dit qu'au moins neuf fois sur dix les reines italiennes sont fécondées par des mâles de race commune. Voilà qui va déjà à l'encontre de l'opinion, assez couramment reçue, que les reines sont fécondées, d'ordinaire, par les faux-bourçons de leur propre colonie. Et, avec la race italienne, impossible de s'y tromper.

Plusieurs apiculteurs, dans le but de pratiquer la sélection, font

leur élevage de reines à l'arrière-saison et assurent la conservation des mâles en nourrissant celle de leurs ruches qui possède les qualités requises. Les autres colonies ayant fait la chasse des mâles, ils peuvent ainsi opérer en toute confiance.

Cette théorie paraît au premier abord très séduisante. Cependant, il faut toujours compter avec les colonies bourdonneuses ou celles qui remplacent tardivement leur reine. Il y en a toujours, sinon dans votre propre rucher, du moins dans les environs.

Une autre méthode, moins simple il est vrai, mais plus sûre et qui a le mérite de pouvoir se pratiquer à l'époque de l'essaimage naturel, consiste à placer en cave les ruchettes environ cinq jours après l'éclosion de leur reine, à les y laisser trois jours après lesquels on les reporte, le soir, au rucher. De bonne heure le lendemain, on administre une bonne nourriture liquide aux ruchettes et aux colonies dont on a choisi les mâles. Ce nourrissage et la réclusion de la reine, pressée de se faire féconder, déterminent de part et d'autre des sorties longtemps avant l'apparition des mâles indésirables. C'est la méthode de feu M. le professeur Mona; je l'ai encore pratiquée avec succès cette année .

Espérant que ces réponses pourront satisfaire M. Cordey et rendre service à ceux qui s'occupent d'améliorer leur race, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes civilités enpressées.

Villarvolard, le 14 novembre 1916.

A. Drompt.

COLONIES BOURDONNEUSES

Neuchâtel, le 28 octobre 1916.

Monsieur,

Vous me demandez de vous envoyer quelque chose pour notre journal d'apiculture; je voudrais bien pouvoir répondre à cette demande par quelques lignes dignes de l'impression. Malgré les notes que je prends à chaque visite de mes ruches, à cause de ma très courte et mauvaise mémoire, je ne trouve rien de nouveau qui puisse intéresser vos lecteurs, puisque les expériences de l'un sont celles de tous. J'ai remarqué cependant que les faits apicoles qui se reproduisent toutes les années, ici ou là, ne sont connus que de ceux qui, bon gré mal gré, les ont subis. Il en résulte qu'un accident arrivé à un novice peut être inconnu à un apiculteur qui a des abeilles depuis plusieurs années. Je me souviens d'avoir eu pendant plusieurs années des abeilles cheminant bien, lorsque, tout d'un coup, une de mes ruches se trouva bourdonneuse. Vite, je m'informai auprès d'apiculteurs

plus expérimentés que moi sur ce qu'il y avait à faire. Certes les avis et les conseils ne manquèrent pas; mais, par malheur, ils étaient peu sûrs, quelquefois même contradictoires. Alors que faire? Je suivis le conseil qui me parut le meilleur; mais ce n'était pas le bon, car je ne réussis pas à sauver mes abeilles et n'eus que des ennuis.

Le même accident s'est reproduit cette année dans mon petit rucher. Une forte colonie a essaimé; l'essaim fut recueilli et vendu. Comme je ne veux pas augmenter le nombre de mes ruches, j'ouvris, deux jours plus tard, ma ruche et en enlevai huit à dix alvéoles maternels. L'essaimage était coupé; mais quand, quelques jours plus tard, le couvain fut tout éclos, il ne se renouvela plus, parce que la ruche était orpheline! C'était une déception; la saison était avancée, la température peu favorable ne laissait aucun espoir de récolte et le seul couvain qui restait était du couvain de mâles, dénotant la présence d'abeilles pondeuses. Je ne pouvais plus qu'essayer de sauver ma colonie, en lui donnant d'abord du jeune couvain, puis une nouvelle reine que M. Odier, de Nyon, me fournit et qui fut introduite au moyen de l'appareil Bœsch (que je recommande). Mais tous mes soins furent inutiles; la reine fut tuée, le nombre des ouvrières diminuait chaque jour, seuls les mâles devenaient plus nombreux. La colonie était donc perdue; mais ne pouvais-je pas sauver les bonnes ouvrières? Je ne tenais pas à renouveler mes infructueux essais d'antan. Heureusement qu'en cherchant dans un traité d'apiculture, je trouvai qu'on pouvait sauver les abeilles tout en détruisant la colonie. C'est ce que je cherchais.

Ce moyen, je l'employai sans retard. Je transvasai dans une ruche tous les cadres de la colonie à démonter portant des abeilles, j'enlevai et transportai ailleurs la ruche vide, je rapprochai les ruches voisines pour diminuer la lacune produite dans l'alignement (mes ruches sont alignées), puis, pour terminer, je secouai les cadres sur le sol, le plus loin possible des ruches et laissai les abeilles se tirer d'affaire.

Elles revinrent nombreuses à leur ancien emplacement, mais ne trouvant plus leur ruche, elles finirent par entrer dans les deux ruches les plus voisines. Le lendemain, toutes les abeilles allaient actives à la picorée comme si rien n'était changé pour elles. Ce moyen est bien simple. Il importe toutefois de faire disparaître la ruche vidée.

Je venais de faire une expérience que j'espère ne pas avoir à renouveler. J'en ai fait une autre que je ne veux pas oublier: c'est que si, pour éviter les essaimages succédant au primaire, on enlève les al-

véoles maternels, il faut en laisser au moins un ou deux à la ruche qui a essaimé. On prévient ainsi l'orphelinage.

Tout cela n'est pas nouveau, soit, mais cela peut l'être et, de plus, utile à tel qui ne le connaissait pas. *J. Bertrand.*

LA RUCHE ET LE CLIMAT

Le titre qui est en tête de ces lignes n'est pas tout à fait celui qu'il aurait fallu y placer, car il ne rend ni complètement, ni bien exactement ma pensée. Mes lecteurs y suppléeront s'ils veulent me lire jusqu'à la fin.

Je voudrais démontrer, avec quelques exemples à l'appui, que si la ruche que l'on adopte est un facteur important de réussite, elle peut cependant ne pas convenir et ne donner que de médiocres résultats dans certaines contrées.

La première ruche venue, prise parmi les meilleurs modèles en usage, ne doit pas être mise à la disposition des abeilles dans n'importe quelle contrée. Dans tel pays, au climat relativement doux, aux miellées abondantes et de longue durée, il y aura avantage à fixer son choix sur une ruche spacieuse, susceptible d'être facilement agrandie ou diminuée, selon les circonstances; tandis que dans telle autre localité, élevée, froide, pauvre en fleurs, la même ruche sera toujours trop vaste, les abeilles ne seront jamais assez nombreuses pour la remplir entièrement et garnir ses magasins. Il y aurait donc évidemment avantage, dans ce dernier cas, à loger les insectes dans un récipient moins grand et plus facile à réchauffer.

« Nous ne pourrions nous pardonner ensuite, me dit mon aimable compagnon, de descendre d'ici la vallée sans aller à Zinal ! » Et nous voilà bientôt en route sans nous laisser rebuter par trois ou quatre bonnes heures de chemin.

Le long du trajet que nous parcourons, entre la forêt et les vastes pentes gazonnées, nous suivons avec plaisir les intéressantes évolutions de maintes butineuses qui paraissent être les convives d'un somptueux festin. Alors qu'en plaine les abeilles, ne trouvant plus de quoi s'occuper, font la barbe sous la planchette d'entrée, là-haut presque toutes les fleurs sont pour ainsi dire mellifères, poussant sur des terrains fertiles qui jamais n'ont été surmenés par la culture intensive, ou excités par les engrais artificiels. Qu'il doit faire bon s'occuper d'apiculture dans ces régions bénies !

(A suivre.)

L. Forestier, Founex.

POUDRE DE PYRÈTHRE

Le Locle, le 29 septembre 1916.

Malgré mes soins, les rayons hors des ruches sont envahis de fausse-teigne.

M. Bertrand, dans sa *Conduite du rucher*, préconise de « légers » soufrages de temps en temps.

Malgré de fréquentes visites et des soufrages de plus en plus violents — de force à asphyxier tous les mammouths anté-diluviens — je ne puis arriver à enrayer cette maudite invasion.

Déjà j'ai sacrifié les rayons les plus malmenés dans l'espoir de sauver le reste.

Enfin, en désespoir de cause, j'ai essayé l'emploi de la poudre de pyrèthre. Son effet sur les vers de fausse-teigne semble être à peu près pareil à celui des piqûres d'abeilles.

Ce premier essai semble concluant. Mais après avoir fait emplette d'un bon kilo de cette poudre, je me demande si son effet risque d'être néfaste aux abeilles ?

J'ai déjà insufflé quelques rayons, débarrassés préalablement aussi soigneusement que possible de toute larve.

Il s'agit donc de rayons momentanément hors des ruches. Je vous serais infiniment reconnaissante de me dire ce que vous en pensez aussitôt que cela vous sera possible.

Ed. Ruhlé.

NOUVELLES DES SECTIONS

Dans la Valaisanne.

Si vous le permettez, je vous dirai quelques mots de notre section valaisanne qui, à mon avis, vient de faire un grand pas en avant sous l'impulsion de M. Heyraud, son actif et dévoué président, qui n'a eu ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il ait pu obtenir que la visite des ruchers fût faite pour la recherche de la loque. Ce travail nécessaire a donc été exécuté cet été par ordre du gouvernement valaisan, qui a pour cela investi de l'autorité d'inspecteurs-adjoints quelques apiculteurs de bonne volonté. En conséquence, au printemps prochain, le Comité de la Société espère pouvoir présenter à l'assemblée générale un projet d'assurance contre la loque, projet depuis plusieurs années sur le tapis et qui était régulièrement renvoyé faute d'avoir fait la visite des ruchers.

En second lieu, notre Société se trouvant disséminée dans toute

la partie française du canton, ne pouvait jusqu'à présent se réunir qu'une fois par an, en assemblée générale, dans l'une ou l'autre localité, fréquentée la plupart du temps seulement par les sociétaires de la région, à cause surtout de la distance, des frais qu'elle occasionnait ou de tout autre motif, de sorte qu'il en résultait de regrettables inconvénients pour tout le monde. Or dès maintenant tout cela va changer; des sous-sections viennent d'être formées, une dans chaque district, ce qui va favoriser les réunions qui seront plus fréquentes et pourront avoir lieu le dimanche après-midi dans les diverses localités qui ont des abeilles. Cette transformation de la Société en sous-sections a été partout bien accueillie, la preuve en est dans le nombre inespéré de nouveaux membres qui ont été reçus dans ces assemblées partielles où tous les apiculteurs avaient été invités, soit par cartes personnelles ou par la voie des journaux. Ces nouvelles acquisitions combleront, bien au delà nous l'espérons, les défections qui pourront se produire, à cause de l'abonnement obligatoire au *Bulletin*, parmi ceux qui croient en savoir assez sans ce journal. Il faut aussi avouer que la question d'achat du sucre en commun pour le nourrissement des abeilles a été un puissant stimulant pour engager les apiculteurs à faire partie de la Société, sans compter les autres avantages qu'elle offre par l'intermédiaire de la Romande. Nous comptons beaucoup sur ces sous-sections de districts pour amener petit à petit dans nos rangs les apiculteurs qui n'y sont pas encore, et ils sont légion. On aura soin de toujours les inviter à prendre part à ces réunions partielles, qui seront organisées pendant la bonne saison, où de temps à autre un conférencier se fera entendre.

Voilà, à mon avis, de la bonne besogne dont le résultat heureux ne tardera pas à se faire sentir.

O. Vuadens.

Section du Jorat.

13 novembre 1916.

Hier, cette section tenait son assemblée ordinaire d'automne à Mézières. Malgré la mention « Présence obligatoire » des convocations, plus du quart des membres ne répondait pas à l'appel du Comité. Nous pensons que ce n'était ni l'attente d'essaims ni quelque travail apicole urgent qui retenait nos collègues au logis, mais bien du désintéressement pour ne pas dire du découragement. Il est malheureux de falloir le dire, la chose existe, ici comme ailleurs, je pense. Jeunes enthousiastes et vieux routiers, peu à peu se laissent gagner par le malaise. Comme une bonne année remettrait les choses au point, rallierait les indécis et faciliterait le recrutement. 1917, seras-tu l'accomplissement de notre désir ?

L'ordre du jour, tout administratif, rappelait la mise en harmonie de la section avec l'entrée en vigueur prochaine des nouveaux statuts de la Romande et fournir réponse à diverses questions posées par le Comité central.

Voici quelques renseignements relatifs à l'activité de la section du Jorat en 1916 :

Effectif : vingt-quatre membres; pas de démissions et pas davantage d'entrées. L'hivernage 1915-16 a été partout excellent; très peu de pertes. Récolte minime provenant uniquement de la floraison printanière; par contre beaucoup d'essaims. Il a été acheté, pour compléter l'approvisionnement d'automne, 2,500 kg. de sucre cristallisé répartis au prorata des colonies et revenant à 85 francs les 100 kilos aux sociétaires. Si toute cette provision a été administrée, certes les ruches du Jorat seront en bonne forme pour ce printemps. La mise en quartier d'hiver s'est effectuée vers la mi-octobre. Les colonies sont de force moyenne, à part quelques exceptions. Dans notre région, on a coutume de garnir l'espace vide de rayons avec des matières capables de retenir mieux la chaleur, tels que sacs, couvertures, petits coussins, etc. Pour cet hiver, nous avons laissé cet espace libre, suivant ainsi les conseils de notre journal. Notre ruche claustrante est « bouclée » depuis hier, hivernant sur onze cadres. *A. Porchet.*

NOUVELLES DES RUCHERS

C. P. Dadant, Hamilton (Illinois), 7 août 1916. — Nous avons cette année une immense récolte de miel, environ 40,000 kilos. C'est la plus forte récolte que nous ayons jamais faite et le miel en est excellent.

Eugène Olivier, Chailly, le 26 octobre 1916. — Je n'en suis qu'à mes débuts dans la carrière apicole, n'ayant jamais eu de ruches chez nous; ce n'est qu'en 1914 que j'ai acheté un essaim avec une jeune reine; en 1915 elle m'a donné 12 kg. de miel coulé; en automne j'y ai donné quelques kilos de sucre; cette année 1916, mauvaise année pour tout, cette ruche était très forte; j'ai dû y mettre une hausse le 1^{er} mai; j'ai récolté 10 kg. de miel, plus un essaim artificiel; très satisfait suivant l'année; en outre, j'ai acheté deux essaims qui marchent bien. Donc, en tout, j'ai quatre ruches à hiverner; le sucre est cher; mais le plaisir qu'on éprouve à soigner ces petites bêtes vaut bien un petit sacrifice et l'année prochaine sera peut-être meilleure.

En somme, j'ai encore beaucoup à apprendre dans ce métier, et je viens vous prier d'avoir l'obligeance de m'envoyer quelques livres de la bibliothèque, lesquels vous voudrez pourvu qu'ils soient instructifs.

H. Pochon, Denezj, le 7 novembre 1916. — J'ai commencé la campagne avec six ruchées, en ayant perdu trois par orphelinage ou manque de provisions.

Deux ont donné cinq essaims, dont trois d'une carniolienne préparée un peu dans ce but; les deux autres d'une souche de race noire, plutôt faible l'année précédente et qui s'était développée très fortement de bonne heure, tellement que j'allais mettre une deuxième hausse quand le mauvais temps est venu. Il est resté quelques kilos de ces belles promesses, mais la souche est devenue orpheline. La mère de deux essaims s'est égarée ou n'a pas été fécondée; l'un a été réuni simplement avec ses provisions, assez passables; l'autre a été doublé par un essaim du 3 août dont je maudissais la venue et provenant du premier essaim carniole. Souche et doublement allaient bien en septembre.

En résumé, j'entre dans la saison d'hivernage avec dix colonies. Au point de vue de la récolte, j'ai obtenu 30 kilos environ en deux fois, dont la moitié d'une ruchée qui a de plus fait amplement ses provisions, un peu moins d'une autre, mais qui est aussi pourvue suffisamment. Deux n'ont donné ni essaim ni récolte; l'une, ayant de bonnes provisions, est conservée pour l'instant; l'autre a eu ses cadres, pas trop garnis, distribués aux besoigneuses; sa population, brossée sur des planches devant le rucher, a été bravement accueillie par la voisine, comme un convoi d'internés.

En fait de réunions, je n'ai vu qu'un seul cas de massacre un peu conséquent depuis que j'en fais.

De mes dix colonies restantes, trois avaient donc de fortes provisions; il a fallu nourrir copieusement les autres. Aïe ! la bourse !...

Dans le voisinage, mêmes résultats; récolte minime, souches ou essaims orphelins à nourrir. Le temps désastreux de juin en a été la cause et les essaims ont été en général tardifs. Un mauvais hivernage et un mauvais printemps enlèveront le peu de courage qui nous reste.

Ce serait regrettable, car il y a peu de cultures qui présentent un aussi passionnant intérêt; pour moi, c'est avec impatience que j'attends le retour des beaux jours pour aller examiner le travail de ces intéressants insectes, qui n'en peuvent mais si le temps grincheux les empêche de contenter leurs propriétaires et de les faire jubiler en présence de beaux cadres et de bidons pleins.

QUESTION N° 23

Au bout de combien de temps d'orphelinage aperçoit-on des traces d'ouvrières pondeuses dans une ruche ?

QUESTION N° 24

Vu la hausse considérable des couleurs et des huiles siccatives, que pense-t-on des produits « Résistine » ou autres de même analogie et de leur emploi dans la peinture des ruches ?

A. Porchet.

QUESTION N° 25

Quel est le meilleur emplacement pour établir une station d'élevage et à quelle distance doit-elle se trouver des autres apiers afin d'obtenir une fécondation parfaite en vue d'une sélection sévère et raisonnée ?

QUESTION N° 26

Est-il réellement établi que le sirop fait avec du miel provenant de ruches loqueuses, dans lequel on a ajouté la potion réglementaire d'acide formique après avoir subi une cuisson de trente à trente-cinq minutes, transmet la maladie aux abeilles qui le prennent ?

QUESTION N° 27

Dans les ruches claustrantes de M. Bosset est-il nécessaire, pendant la période d'hivernage, de placer deux petits sacs de balle d'avoine ou autre matière isolante dans les réservoirs des nourrisseurs ?

QUESTION N° 28

Que faut-il répondre à l'apiculteur amateur lorsqu'il vous demande s'il peut sans crainte nourrir ses abeilles en vue de l'hivernage avec du poiré ? Le sucre étant trop cher, il n'en achètera pas ! Comment trouvera-t-il ses abeilles au printemps ?

BIBLIOTHÈQUE

Reçu, avec reconnaissance, un don de 5 francs de M^{lle} Duclos, à Penthaz.

Le nouveau catalogue va paraître. Le Comité a décidé, vu les frais d'impression assez considérables, de demander, comme cela se fait dans toutes les bibliothèques, une modeste compensation. Les personnes qui désirent ce catalogue voudront bien envoyer 30 centimes en timbres-poste au bibliothécaire.
